

ABONNEMENT

Un an . . . . . 1 fr.  
Six mois . . . . . » 60 c.  
Trois mois . . . . . » 30 «  
Un numéro au bureau, 15 cent.



BUREAUX

Rue Croix-des-Petits-Champs, 33

Le journal paraît tous les 33 jours.

Les abonnements datent des premiers du mois.



# LA MÈRE MICHEL

## GAZETTE DES VIEILLES PORTIÈRES

### SOIRÉE DE M. LE GÉNÉRAL CAVAIGNAC.

La grande soirée du général Cavaignac était très nombreuse, et il y avait plus de lumières que de coutume. — On dit que les milliers de bougies du président Marrast, dont la *Mère Michel* a tracé le récit, ont fait voir au moins trente-six chandelles au maître d'hôtel du pouvoir exécutif, qui a doublé sa commande à son épiciers. C'était assez bien ; mais y avait-il des épaulettes et des sabres ! Les omnibus en avaient amené de la banlieue, et on aurait dit une revue de la garde nationale dans des salons.

Vers dix heures, il est arrivé une grande quantité de générales, de colonelles, de cheffes de bataillons, de capitaines, de lieutenantes, de sergentes-majores et même de caporales. — Alors, c'était beaucoup mieux, et ce siège militaire a jeté de la gaieté, quoique leurs uniformes ne fussent pas du tout ce qu'on désire tant pour le commerce. Il y avait aussi des représentantes, des magistrates en masse, mais peu ou point de robes neuves, et c'est désolant, car les boutiques ont grand besoin qu'on s'occupe d'elles. — Bref, cette réunion a voulu rivaliser avec celles du palais de l'Assemblée nationale, et cette lutte de bougies est trop innocente pour que l'on ne souhaite pas de la voir encore plus animée, surtout si ça décide enfin les fonctionnaires à dépenser un peu d'argent pour les toilettes de leurs épouses et de leurs demoiselles. Le général Cavaignac s'est beaucoup démené pour son monde, et il n'avait pas l'air d'un homme qui, selon le *Spectateur républicain*, aurait dit que s'il y avait des réactionnaires dans la garde nationale, il les écraserait. Il doit bien savoir qu'aucune légion de la garde nationale ne

laisserait donner une chiquenaude à ses membres, et qu'on n'écrase rien du tout, surtout quand on s'en vante. Il n'est donc pas possible qu'il ait dit une pareille absurdité.

Quand le citoyen Marrast a été témoin de cette soirée revue et augmentée de son président supérieur, son épouse et lui ont résolu de donner un grandissime dîner aux ambassadeurs diplomates, et puis un bal-concert pour lequel ils se préparent avec grand soin. Tant mieux, tant mieux, si cette danse-là fait bien sauter la République et la Constitution ! — Tant mieux surtout, s'il y a des robes neuves, des fleurs fraîches, des rubans propres et des souliers de satin. — Tant mieux, pourvu que les tailleurs, les couturières, les marchands de gants, les coiffeurs, les loueurs de voitures, y trouvent un peu leur compte ; car ils en ont un affreux besoin, et la *Mère Michel* ne saurait trop le répéter dans leurs intérêts chaque jour plus pressants.

LA MÈRE MICHEL.

### COMPARAISON

Il y a des fois que, m'isolant de mon cordon, je jette mes regards vers le passé, et malgré moi, je compare. Et après avoir comparé tout bas, je réfléchis et je me dis : A une autre époque, il y avait aussi une République, et une République qui ne badinait pas. Alors des hommes qui passaient pour de fameux malins gouvernaient cette république-là, et ils en faisaient un peu ce qu'ils voulaient. Mais un beau jour, survint un petit général, malgré comme un clou, épais comme une allumette et pâle



comme un clair de lune. Le petit général portait à son côté une méchante lame de fer, dont un marchand de bric-à-brac n'aurait pas donné 30 sols, et qui ressemblait plus à une aiguille à tricoter qu'à un sabre de général d'armée. Eh bien! cette méchante lame de fer, quand le petit général la laissait tomber dans la balance, elle pesait son poids, et il y avait bonne mesure.

A force de faire pencher la balance de son côté, il rendit la France grande, forte et glorieuse; les ouvriers travaillaient beaucoup, les riches dépensaient leurs revenus, et, sous le manteau de gloire qu'il avait jeté sur la France, on oubliait un peu la pesanteur de son sceptre; c'est qu'il avait soin, quand il lançait un édit qui écornait un peu la liberté, de faire crier dans les rues le Bulletin de la grande victoire qu'il venait de remporter.

Espérons que le bon Dieu qui a toujours laissé tomber un regard de compassion sur cette pauvre France, lui enverra encore aujourd'hui un homme qui lui rendra sa force et sa splendeur d'autrefois, un homme qui gouvernera, sous n'importe quel titre, pourvu que le peuple soit heureux.

C'est la prière quotidienne de la pauvre Mère Michel, la plus humble, mais aussi la plus dévouée des servantes de la patrie; car son dévouement est tout désintéressé, puisqu'il ne coûte rien à la République.

#### Mariage du Drapeau national et de l'Opinion publique.

La Mère Michel était tentée de prendre un peu le deuil en apprenant que le Drapeau national cessait de paraître, car cet organe de la presse était vraiment rédigé d'une manière très flambante et qui plaisait beaucoup aux abonnés de sa maison et de son quartier. Chez le marchand de vin du coin et dans le salon d'un ex-marquis de ses locataires, on trouvait furieusement amusante la Revue des Journaux qui fouettait rude et bien les mauvaises phrases que l'on nous sert quotidiennement. Sans en avoir l'air, c'est un drôle de farceur tout de même que l'auteur de la Revue des Journaux. La Mère Michel le recommande aux lecteurs de l'Opinion publique, avec laquelle le Drapeau national vient de se marier; car, ma chère madame Galuchon, le Drapeau national n'a nullement disparu; au contraire, il est plus flottant que jamais. A preuve, comme je viens de vous le dire, qu'il vient d'entrer en ménage avec l'Opinion publique, qui est un fameux journal aussi, et auxquels la Mère Michel, qui n'est pas jalouse du bonheur des autres, souhaite une longue et heureuse union. Ils seront donc deux maintenant, pour nous faire plaisir tous les jours. Au fait, ma voisine, c'était bien naturel, n'est-ce pas, que le Drapeau national soit d'accord avec l'Opinion publique, et que l'Opinion publique soit de moitié avec le Drapeau national? D'ailleurs, l'union fait la force, et j'approuve très fort cet arrangement-là... Je m'en vas vite débiter tout ça à mon quartier, et autre part encore...

#### Bienfaits du cautionnement sur les journaux

C'est tout de même bien vu d'avoir imposé un cautionnement aux journaux politiques; car il y en avait parmi eux qui traitaient des affaires publiques à tort et à travers, comme M. Jourdain qui faisait de la prose sans le savoir.

La Mère Michel s'en serait bien mêlée aussi; mais le cautionnement est venu fort à propos pour l'empêcher de faire des bêtises. Assez d'autres sans elle, imprimeront des opinions de complaisance ou de nécessité. Car elle en a vu des gens qui se faisaient journalistes, comme un garçon qui ne sait que faire de sa peau, s'improvise homme de lettres; on a même vu dans ces derniers temps, des courtiers d'assurances se réveiller sous-préfets, et des perruquiers venir s'installer dans les fauteuils des gentilshommes dont, la veille encore, ils poudraient la perruque.

La Mère Michel, pour suppléer à la politique qu'elle ne veut plus faire, ne s'occupera que des affaires de sa maison, des affaires de ses locataires, des affaires de ses voisins d'à côté, des affaires de ses voisins d'en face et aussi un peu des affaires de son pays, mais tout bas, si bas que la plus longue oreille au service de la censure ne pourrait en saisir une syllabe. — O sainte liberté, la Mère Michel te bénit comme au jour de ton exaltation!

#### La mère Michel et Montesquieu.

Depuis que la plupart des journaux, nés de la révolution de février, sont morts, les uns d'une confiscation rentrée, les autres d'un défaut de cautionnement, je ne reçois plus guère dans ma loge que quelques vieux durs à cuire, dont la dent fatiguée à mordre, réclame aujourd'hui un peu de repos; — et encore sont-ils tellement scellés sous leur double bande, qu'il m'est impossible d'en lire autre chose que le titre ou l'adresse.

La Mère Michel ne peut cependant pas vivre comme ça, sans journaux, sans lecture; — c'est ce que je me suis dit. — Alors, j'ai cherché à remplacer mes pauvres journaux par des livres; et l'autre jour, en faisant le ménage de mon locataire du quatrième, qui est un homme sérieux, lui, quoiqu'il ne soit dans aucune place, j'ai mis la main sur un livre; — je l'ouvre au hasard et je lis :

« Quand une République est parvenue à détruire ceux qui voulaient la renverser, il faut se hâter de mettre fin aux vengeances, aux peines, et aux récompenses même. »

Sapristi! comme c'est ça, m'écriai-je sans réfléchir que je n'avais pas le droit de m'écrier si haut, par défaut de cautionnement. — Mais mon locataire, averti par mon exclamation, était déjà arrivé. Ah! pardon, monsieur, ce livre était tombé, je l'ai ramassé et en l'ouvrant, j'ai mis le doigt sur ces lignes. Il regarda le passage indiqué; continuez, Mère Michel, me dit-il.

Je continuai, et je lus :

« On ne peut faire de grandes punitions; et par conséquent de grands changements, sans mettre dans les mains de quelques citoyens un grand pouvoir. Il vaut donc mieux, dans ce cas, pardonner beaucoup que punir beaucoup, exiler peu qu'exiler beaucoup. Sous prétexte de la vengeance de la République, on établirait la tyrannie des vengeurs, etc. »

Oh, sapristi! sapristi! sapristi! comme c'est bien tourné. C'est au moins M. Paul de Kock qui a écrit ça?

— Non, Mère Michel, c'est un nommé Montesquieu.

— Il doit être au moins ministre, ce monsieur-là?

— Il y aura bientôt cent ans qu'il est mort.

— Il y a donc pas laissé d'enfants, quelqu'un qui pense comme lui?

— Hélas!



# MÉTAMORPHOSES



Comme on saluait un délégué du peuple, le 25 février.



DEVANT LE PEUPLE

« J'ai consacré trente années de ma vie à l'étude des questions humanitaires. »



DERRIÈRE LE RIDEAU

Ma foi, moi, je m'en....  
Ma foi, moi, je m'en.... ris.



HIER

J'ai cru à sa réalité.



AUJOURD'HUI

J'aperçois le plus grand des astres.



— Marchand, donnez-moi le National.

— Je n'en ai plus, bourgeois, il est vendu.



— Tiens, c'est notre commis en dentelles.

— Chut ! il est passé préfet.



Entrez, messieurs, mesdames, entrez, vous y verrez le plus touchant exemple de liberté et de fraternité.



La fin de tout ceci.



Démocrate, la veille.



Ministre, le lendemain.



Elections du 17 septembre à l'Assemblée nationale.

## LA MÈRE MICHEL

Propose pour candidats à l'élection de Paris

## M. PIPELET ET LE PÈRE LUSTUCRU

## BIOGRAPHIE

PIPELET. Homme vertueux ; il fut toujours levé avant l'aurore, et sa porte était balayée à l'heure où de ses doigts de rose, elle entr'ouvrait celle de l'Orient. Indépendant par caractère, il refusa un jour de tirer le cordon à un prince de la maison d'Orléans qui voulait entrer dans la sienne pour courtoiser une jeune fille. A partir de ce jour, sa carrière politique fut semée de beaucoup de pierres ; le pouvoir le persécuta sans relâche. Mais la République est venue, et Pipelet, reprenant ses droits de citoyens, se présente à l'élection. Il prend l'engagement de faire tout ce qui concernera son mandat, et au besoin de balayer la chambre, vu son état.

LE PÈRE LUSTUCRU. Vétéran de la liberté, dont il vit le premier rayon en 89, ce brave citoyen se présente devant l'urne électorale, la main sur la conscience et la cocarde tricolore dans le cœur. — Il se propose, s'il arrive à la chambre, d'adjurer ses collègues d'en dire autant.

En 1830, après l'escamotage de la Révolution de juillet, il manifesta ses opinions libérales d'une manière non équivoque. Louis-Philippe venait d'usurper le trône, et pour se faire bien venir du peuple, il lui donnait beaucoup de poignées de mains et de coups de chapeau. — Un jour, rencontrant le père Lustucru, il le salua. Le père Lustucru, au lieu de lui rendre son salut comme aurait fait un vil courtisan, renfonça son chapeau sur sa tête et passa fièrement devant le tyran. Ce trait de courage manqua de le faire guillotiner, mais le pouvoir eut peur. — Aujourd'hui, le père Lustucru se propose de représenter le parti le plus indépendant, et de voter toujours, toujours, toujours contre le gouvernement.

## CANCAINS

La mère Béchet, ma voisine, qui a une bonne mémoire, me racontait l'autre jour, qu'en 1792, un ministre, voyant le cahos financier s'embrouiller de plus en plus, invita tous les citoyens de la république, à l'aider de leurs lumières. — « Bah ! lui répondit-elle, citoyen ministre, vous êtes comme les servantes, vous criez *au feu* quand vous voyez que vous ne pouvez plus l'éteindre. »

Ah ! mère Béchet, depuis que vous m'avez raconté ça, il me semble toujours que j'entends crier au feu.

Si la chose continue ainsi, disait hier, en gémissant, un de mes locataires dont la fortune repose sur quatre ou cinq maisons à Paris, nos locataires ne pourront plus nous payer : et alors que deviendrons-nous, nous autres pauvres riches ?

On dit qu'une partie de l'Assemblée nationale semble vouloir s'appuyer sur le *Barreau*, et que l'autre cabalera sous prétexte de demander *du pain*. Il me semble que tous ces gens qui sont de la même farine pourront se mettre d'accord, à moins qu'ils ne soient divisés par tiers.

Je me rappelle qu'en 1793, on chantait dans tous les spectacles le *Réveil du Peuple*. Un jour qu'on criait à l'Opéra, plus haut qu'à l'ordinaire : *Le Réveil du Peuple*, demandez le *Réveil du Peuple* ; — un plaisant se leva et dit : *par pitié, citoyens, ne l'éveillez pas : qui dort dîne.*

Je me rappelle encore que lorsque la constitution de l'an VIII parut, un amateur, entrant chez un marchand, en demanda un exemplaire. — Monsieur, lui répondit le libraire, nous ne vendons point d'ouvrages *périodiques*.

## RÉFLEXIONS

En France, la République est une femelle dont l'innocence est en danger : trop de courtisans convoitent ses faveurs.

L'arbre de la Liberté est un arbre que l'on peut planter dans tous les pays du monde, mais qui ne pousse que quand il prend ses racines dans le cœur du peuple. — Le tout est de savoir le cultiver.

Dans les temps de révolutions, la victoire fait héros ceux dont la défaite n'aurait fait que de misérables conspirateurs.

Le peuple a beau se griser des grands mots que la République a eu la noble et généreuse pensée de vouloir mettre en pratique. Jamais un homme en blouse ne persuadera à un bourgeois de lui donner une place dans sa voiture. — Il n'y aurait cependant aucun dommage pour la bourse du bourgeois ; — mais son amour-propre !...

On ne peut donner à un gouvernement le titre de père du peuple que lorsqu'il a pour lui des entrailles de mère.

Le Directeur : FRÉDÉRIC DÉMOURET.

Imprimerie de J. FREY, 33, rue Croix-des-Petits-Champs.